

Les butineurs d'îles, d'Asie en Océanie

Des premiers Austronésiens
aux premiers Océaniens

Résumé : Cet article se donne pour objectif de retracer et caractériser l'itinéraire qui a conduit les Austronésiens depuis la Chine méridionale jusqu'aux confins de l'Océanie insulaire, et de préciser les jalons qui peuvent servir de base à cette reconstitution. Longtemps associée au phénomène Lapita, l'histoire austronésienne est abordée ici en utilisant comme marqueur culturel des migrations non seulement la céramique et les témoins de l'agriculture, mais aussi, ce qui est nouveau, la technologie lithique (pierre taillée et polie) qui démontre cependant ses limites dans cette optique. Au-delà des hypothèses qui rendent compte des « routes » possibles empruntées par les populations anciennes de l'« Aséanie » depuis près de 5 000 ans, cette contribution tente de rendre compte des adaptations techniques et culturelles qu'ont connues les premiers peuplements dans la région et livre quelques-une des clés des identités actuelles des populations océaniques.

L'AVENTURE DES AUSTRONÉSIENS, qui débute il y a environ 5 000 ans, est l'histoire de leurs expansions et de leurs conquêtes de nouvelles terres, l'ensemble dessinant le premier peuplement massif de l'Océanie insulaire (Mélanésie, Micronésie, Polynésie). Cette aventure maritime, sans précédent dans l'histoire de l'Humanité et de ses déplacements de flux géniques et culturels, intéresse un vaste groupe humain dont l'identité repose avant tout sur l'affiliation linguistique. Les faits archéologiques qui sont associés à cette migration, en effet, montrent davantage d'hétérogénéité et discordent souvent avec les données empiriques issues des études linguistiques. Pour cette raison, et afin de présenter une certaine homogénéité culturelle, on tend à associer trop systématiquement les Austronésiens au « phénomène Lapita »¹. Cette céramique très esthétique fut utilisée comme un marqueur pour retrouver certaines grandes étapes de l'avancée du peuplement austronésien vers le Pacifique Sud-Ouest (Kirch, 1990).

1. Le Lapita, nommé d'après le site éponyme sur la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, désigne au sens strict une poterie aux formes composites et aux décors géométriques variés, réalisés à l'aide de peignes (motifs géométriques, pointillés : spirales, grecques...).

La culture dite Lapita a légitimement retenu l'attention car elle se présente, dans le temps et dans l'espace, comme un marqueur culturel exceptionnellement continu, linéaire et parfaitement homogène sur un plan matériel, stylistique et technique. Néanmoins, le Lapita se situe dans un temps assez court, compris entre 1500 ans B.C. environ et le tout début de notre ère ; dans l'histoire austronésienne, il ne représenterait que la scène mélanésienne de l'acte océanien ; il est précédé en effet par d'autres épisodes qui se jouent, pour leur part, sur la scène asiatique où la culture Lapita trouve son origine. C'est pourquoi nous allons commencer par évoquer les premières phases, dans les archipels asiatiques, de cette expansion austronésienne.

Même si l'hypothèse rattachant les Austronésiens à Taiwan et, au-delà, au Néolithique chinois, a été parfois critiquée² (Meacham, 1984-1985, 1991, Spriggs, 1991), les nombreuses données issues d'études pluridisciplinaires, relevant de la génétique, de la paléanthropologie, de l'archéobotanique, de l'ethnobotanique, de la linguistique, de la technologie culturelle..., confirment irrévocablement leur origine asiatique (Barrau, 1965, 1974 ; Bellwood, 1997 ; Galipaud, 1990 ; Pietrusewsky, 1990 ; Garanger, 1992 ; Sand, 1995 ; Bellwood *et al.*, 1995 ; Frimigacci, 1998). Ainsi, il est courant d'entendre parler de berceau chino-formosien (Taiwan) à propos de l'ensemble des langues austronésiennes ou malayo-polynésiennes. Les premiers émigrants, porteurs de traditions continentales, seraient donc arrivés à Taiwan où naquirent, il y a près de 5 000 ans, les premiers idiomes austronésiens, puis ils se seraient engagés sur des routes maritimes plus méridionales.

Les limites du monde austronésien : espace linguistique et discontinuité géographique

Il n'est pas exagéré de parler de monde austronésien compte tenu de l'immensité des aires concernées, de la complexité des cultures et de la diversité des groupes humains. Ce monde austronésien, réunissant près de 270 millions de locuteurs parlant plus de mille langues, couvre le plus grand espace linguistique de la terre. Il s'inscrit dans un losange dont les extrémités seraient Taiwan au nord, Hawaii au nord-est, l'île de Pâques à l'est, Madagascar à l'ouest et la Nouvelle-Zélande au sud (*figure 1*). À l'instar des vieilles langues indo-européennes, hiérarchisées en sous-divisions, les langues austroné-

2. La critique est alimentée par le manque évident de corrélation entre les étapes de la migration austronésienne et le rajeunissement des datations. Par exemple, le Néolithique philippin (5000 ans B.P.) ou celui de Sulawesi/Taloud (4390 ans B.P.) sont anormalement plus anciens que le Néolithique taiwanais (4000 ans B.P.). Les écarts de date demanderaient à être contrôlés à nouveau sur des échantillons prélevés lors de fouilles récentes. La critique est essentiellement fondée sur un problème de chronologie qui ouvre une discussion davantage sur les méthodes de datation et le matériel à dater, que sur le matériel archéologique en tant que marqueur culturel de l'expansion austronésienne.

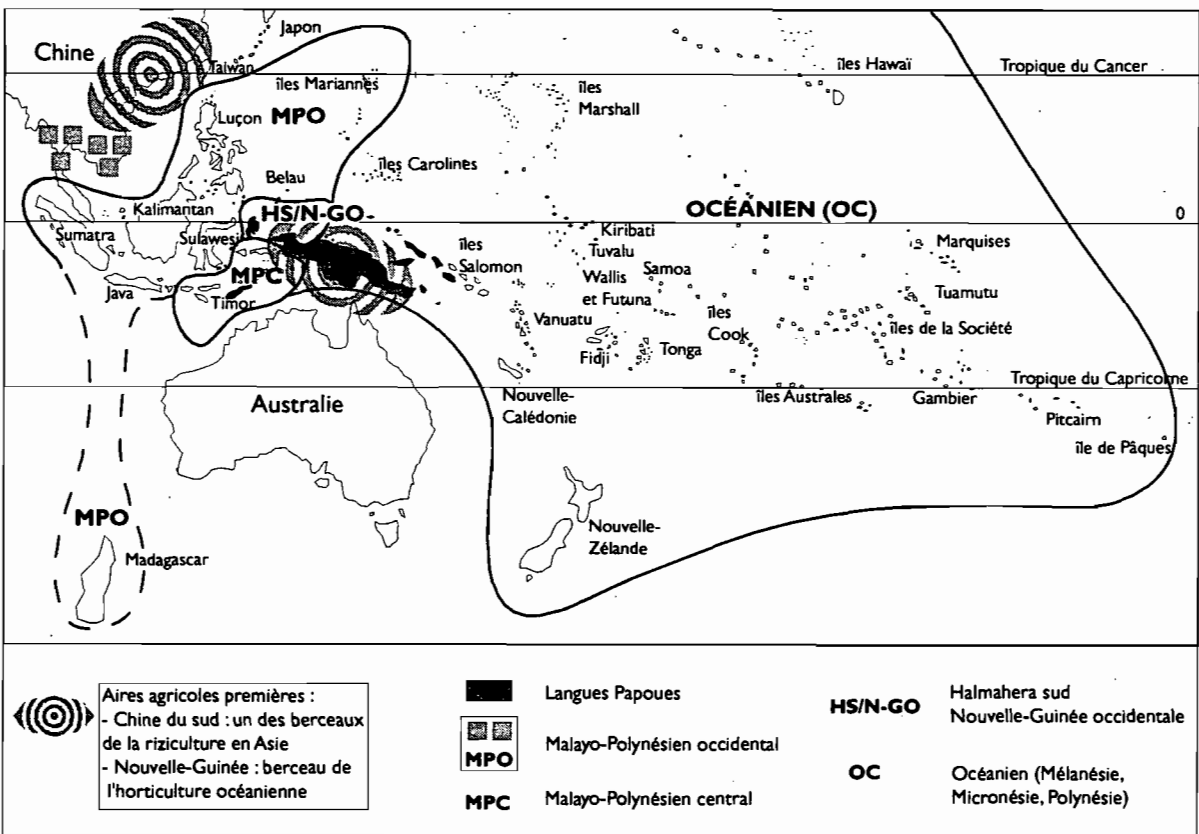
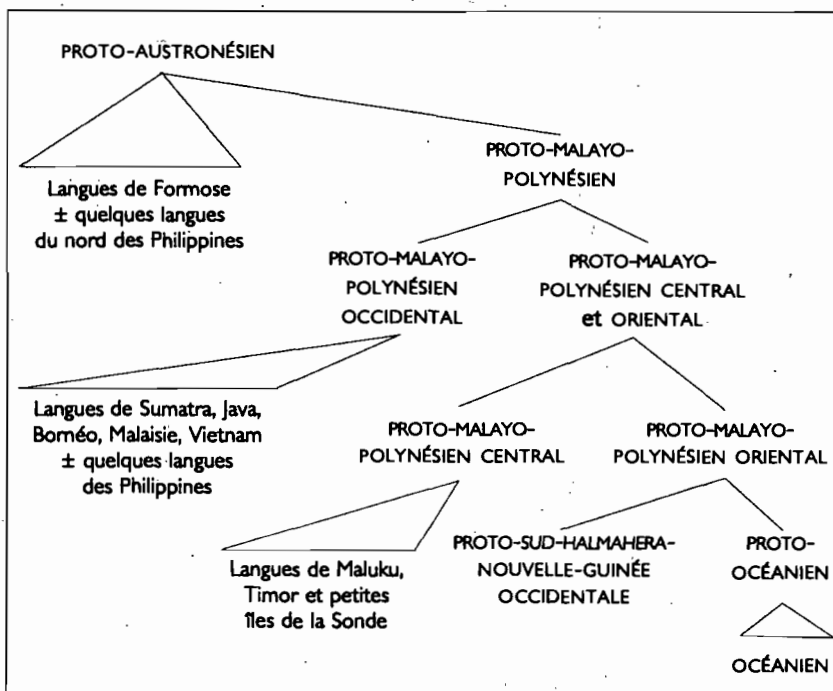


Figure 1 – L'aventure austronésienne, d'Asie en Océanie (d'après Tryon, 1996)

siennes sont issues d'une langue ancestrale commune (*figure 2*), souvent appelée « proto-austronésien » (Dahl, 1977 ; Wurm, 1980 ; Blust, 1988 ; Frimiggacci, 1998 ; Bellwood *et al.* 1995 ; Tryon, 1996 ; Ozanne-Rivierre, 1998 ; Green, 1999). Localement, les langues austronésiennes sont concurrencées par deux autres familles, les langues papoues de Nouvelle-Guinée et celles des aborigènes d'Australie.

Figure 2 - Arbre phylétique des langues austronésiennes, depuis le Proto-austronésien jusqu'à l'océanien (d'après Ozanne-Rivierre, 1998)



L'archéologie, dans cette vaste préhistoire des peuplements, est associée de près à la linguistique dont les données sont de précieux marqueurs d'espace. Cette démarche est qualifiée par les chercheurs anglo-saxons d'« *ethnic prehistory* » ou de « *préhistoire ethno-linguistique* » (Bellwood, 1997). Elle essaye de confronter les faits humains (types d'occupation du sol, d'habitations, d'agriculture, d'élevage, traces diverses de culture matérielle, etc.) à l'arbre phylétique. Mais c'est uniquement la classification « génétique » des langues austronésiennes, proposée par les linguistes sur la base de l'antériorité des souches, qui permet de situer le point de départ des Austronésiens sur les côtes méridionales de la Chine via l'île de Taiwan, où serait apparu le proto-austronésien (*figure 3*).

Même si, dans le cadre des recherches linguistiques, les traces austronésiennes en Chine sont moins probantes qu'à Taiwan, voire sont nulles (Blust, 1988),

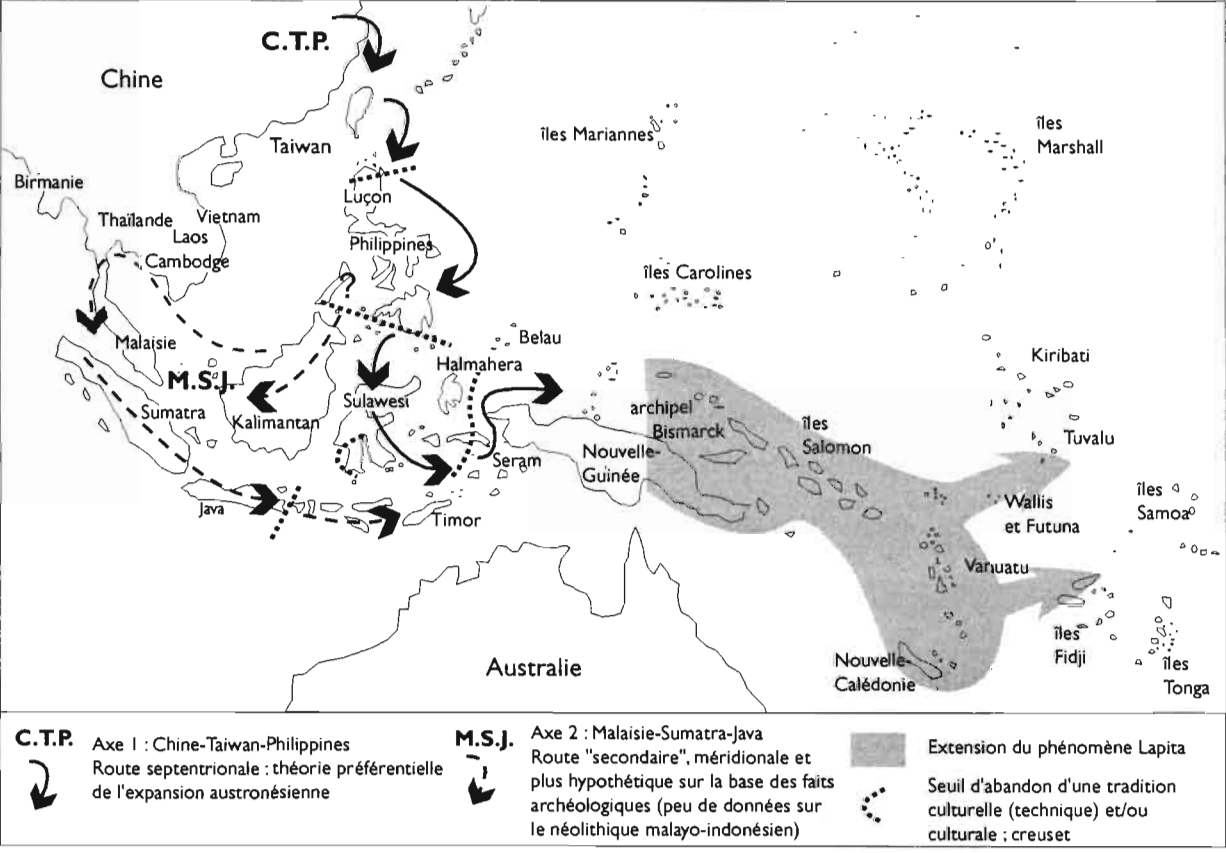


Figure 3 - Le berceau culturel « Aséanien »

l'austronésien aurait déjà été parlé en Chine, non pas sur le littoral sud comme certains le pensent, mais plus au nord, dans la région du Fleuve Jaune (Sagart, 1995). À l'origine, il n'y a rien d'impossible à ce que les Austronésiens soient alors des gens de l'intérieur, cultivateurs de millet plutôt que de riz (Tracey, 1999). Qui plus est, certains groupes du centre du Vietnam, dans la chaîne annamitique, tels que les Jorai, les Radhé, les Röglai ou les Churu, parlent des dialectes aux consonances austronésiennes. L'archéologie, quant à elle, n'apporte que des datations et des traces d'activités : les sites taiwanais seraient vieux d'environ 5 000 ans.

Les langues parlées à Taiwan présentent un spectre très large de souches linguistiques, comparables à celles que l'on retrouve dans les diverses ramifications malayo-polynésiennes aux confins du monde océanien (Blust, 1977, 1988 ; Dahl, 1977). Ces langues formosiennes seraient des « langues mères » présentant une très forte parenté avec l'ensemble des parlers austronésiens. Pour le reste, la généalogie proposée par la linguistique est loin d'être aussi limpide pour la parenté des peuplements et la cohérence des faits archéologiques entre la Chine, Taiwan, les Philippines, les îles extrême-orientales de l'Indonésie, et plus à l'est, pour l'ouverture néo-guinéenne au monde océanien.

Les principales étapes de la route des Austronésiens et les marqueurs archéologiques

Ainsi les Austronésiens correspondent-ils avant tout à une famille linguistique délimitant une aire géographique, et ce n'est qu'une fois cette définition clairement donnée que l'on peut évoquer les faits culturels qui accompagnent les savoir-faire techniques de ces groupes humains partis de Chine méridionale. Ceux-ci correspondent initialement à des sociétés néolithiques sédentaires, établies dans les riches plaines chinoises, et ayant entamé une vaste migration les conduisant à Taiwan et, au-delà, aux archipels insulindiens (axe 1 : CTP ; *figure 3*) puis à l'Océanie. Apparentés de façon assurée sur des bases archéologiques à ce foyer rizicole chinois, les Austronésiens peuvent cependant prétendre puiser une partie de leur origine dans un autre itinéraire les ramenant entre-temps vers les côtes de la péninsule, pour les conduire ensuite le long de la dorsale de l'archipel indonésien (voir axe 2 : MSJ ; *figure 3*). Ce qui se présente comme le deuxième parcours possible des Austronésiens est balisé de sites d'influence néolithique depuis la péninsule malaise jusqu'à l'île de Java et, plus à l'est, vers les îles extrême-orientales de la Sonde. Toutefois, les cultures néolithiques d'Asie du Sud-Est insulaire, celles de Sumatra, de Sulawesi et de Java, sont encore très mal connues : elles sont à réétudier pour certaines, et entièrement à découvrir pour d'autres.

Le berceau chinois : premier port d'embarcation

Dans le bassin du Yangz , les pratiques agricoles en vigueur dans une économie néolithique sont identifiables à travers les résultats des fouilles de plusieurs sites, comme le site de référence Hemudu ou encore celui de Beiyinyangying (7-6000 ans B.P.) qui  st associé à la culture dite de Ching Lieng Kang (Chang, 1981, 1986 ; Bellwood, 1997). Ces sites relèvent d'un Néolithique r cent³ si l'on s'appuie sur les distinctions établies pour cette civilisation dans le Sud de la Chine.

Hemudu, village néolithique situé dans la plaine alluviale de la Province de Zhejiang, a permis de mettre au jour, dans des niveaux anciens remontant à environ 7000 ans B.P. (Chen, 1999) des traces de culture du riz et de la courge, associées à un élevage généralisé d'animaux comme le cochon, le chien et peut-être le buffle d'eau. Les restes de cerf, de singe, d'éléphant et de rhinocéros indiquent que ces populations pratiquaient aussi une économie de chasse, confirmée par la découverte de restes de pointes de projectiles et d'armatures de pierre. La présence au sol de structures ligneuses (trous de poteaux) et d'éléments architecturaux comme des fragments de tenons et de mortaises ont permis de retrouver la trace de maisons rectangulaires (23 x 7 m pour les plus grandes) dont la disposition témoigne d'un sens poussé de l'organisation de l'espace.   l'économie agricole sont associées des outils d'artisans spécialisés et sédentaires en bois et en os, tels que des couteaux à moisson, des pics, des poignards en andouiller de cerf, des restes de sifflets, des fragments de fuseaux (liés au tissage, à la sparterie, au cordage, à la voilure...), et aussi de splendides objets de parure, comme des boucles d'oreilles en jade (*figure 4*). On retrouve également des artefacts néolithiques classiques, comme des lames polies d'herminette et de hache, et une céramique de type cordée aux formes très variées, qui rappellent les découvertes faites dans certains sites de Taiwan.

Domestication d'animaux, mise en culture (riz), fabrication de poterie, de lames polies et d'outils en bois ou en os très spécialisés, habitations t moi-

3. Le Néolithique chinois connaît trois phases principales qui s'achèvent sur une transition vers les âges des métaux (Wenning, 1999) :

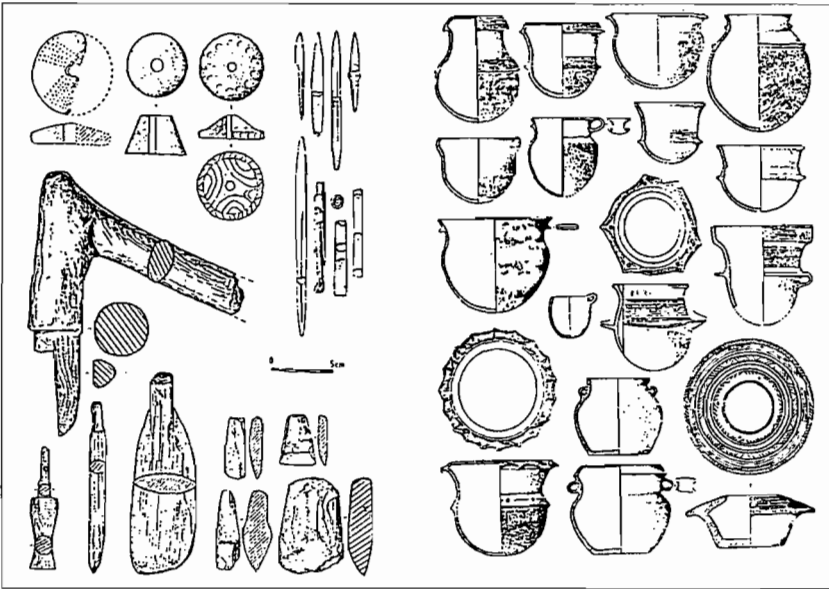
- un Néolithique ancien, compris entre 8500 et 6500 B.C. : occupation de l'espace plutôt discrète, souvent en grotte, ou repérable par la présence d'amas coquilliers (*shell midden*) ;
- un Néolithique moyen, compris entre 6500 et 5000 B.C. : occupation de l'espace plus marquée, avec des débuts d'activités agricoles et une emprise plus forte sur le territoire ;
- un Néolithique récent, compris entre 5000 et 3500 B.C. : occupation et exploitation de l'espace qui se précise par l'intensification de la mise en culture des sols et par la pratique généralisée de l'élevage, mais aussi par d'imposantes traces de structures d'habitations (maisons rectangulaires de grandes dimensions).

L'âge des métaux en Chine voit le jour avec le Calcholithique ancien, aux alentours de 3500 B.C.

gnant d'une occupation hiérarchisée de l'espace, etc., la combinaison de tous ces traits matériels, typiques du Néolithique chinois, constitue l'essence même du bagage technique des Austronésiens qui vont se lancer à la découverte de nouvelles terres. Pour ces groupes humains, le départ représente une prouesse maritime d'autant plus remarquable qu'elle se complique par la découverte de l'insularité et, peut-être aussi, par la rencontre d'autres groupes antérieurement installés aux Philippines, à Sulawesi, et en Nouvelle-Guinée par exemple.

À défaut de bien connaître les autres graminées (millet, etc.) qui disparaissent en contexte humide, et compte tenu de l'importance du riz dans l'alimentation contemporaine de la région, ce dernier apparaît dans la littérature comme le marqueur culturel primordial des populations néolithiques de Chine méridionale et de Taiwan.

Figure 4 – Quelques pièces caractéristiques d'os, de bois, de pierre et de céramique du Néolithique chinois du site d'Hemudu (d'après Bellwood, 1997 tiré de Chekiang, 1978)



L'étape taïwanaise : la naissance des Austronésiens

Taiwan, sur la « branche mère » de la généalogie des langues, est le premier jalon de l'histoire austronésienne, la première étape du voyage. Néanmoins ce foyer linguistique ne correspond pas forcément à une éclosion culturelle car, comme le montrent les faits archéologiques, la culture relève ici encore de l'héritage chinois. Les changements sont certes perceptibles : par exemple, les céramiques sont moins variées que les formes chinoises et les traces de

riziculture et d'habitations sont plus discrètes ; il n'en demeure pas moins que, sur la côte ouest de Taiwan, la civilisation néolithique (localement ancienne) que l'on nomme Tapenkeng a de forts accents continentaux (Chang, 1964, 1969, 1986 ; Sung, 1979). En effet, on la retrouve, notamment dans le site de Pachiatsun (Tapenkeng), associée à une céramique cordée⁴ d'influence chinoise, remontant à environ 5000 ans B.P., et à des pointes, des lames d'herminettes et de hache ; mais elle semble exempte de toute activité rizicole.

Les premières traces de riziculture à Taiwan apparaissent plus tardivement, à 4500 ans B.P.⁵, lorsque le Néolithique ancien de Tapenkeng donne naissance à deux cultures, dites Lungshanoïd (ouest et sud de Taiwan) et Yuanshan (nord et est de Taiwan). Un fait marquant de ces cultures est l'association systématique, en fouille, de couteaux à moisson en pierre et de tessons de poterie cordée renfermant de minuscules restes de riz, comme dans le site de Kenting (Bellwood, 1997).

Sur la côte ouest de l'île de Taiwan, les sites de tradition Lungshanoïd, tels que Fengpitou, aux datations comprises entre 4500 et 2500 B.P., correspondent parfaitement au modèle chinois, tant pour les formes d'occupation de l'espace (habitations) que pour les objets techniques (Chang, 1969). On y retrouve des traces de trous de poteaux (anciennes fondations de maisons rectangulaires) et des restes de riz, de la poterie cordée ou incisée révélant parfois des formes tripodes, des pointes en os, des pointes projectiles, des couteaux à moisson (*figure 5*).

En revanche, la culture Yuanshan (4500-2500 ans B.P.) est différente de la précédente en ce qu'on n'y décèle pas d'influence chinoise flagrante. Elle serait plutôt un prolongement local de la culture originelle de Tapenkeng, autrement dit un Néolithique taiwanais dépourvu de tradition céramique de style cordé et de couteaux à moisson. On y trouve malgré tout des outils polis, tels que des haches et des herminettes, ainsi que des pointes en ardoise (Chang, 1969).

Que l'on retrouve dans la culture Lungshanoïd une influence nette du Néolithique chinois démontre l'existence d'un lien culturel entre le continent

4. Cette tradition céramique (*corded ware*) est la plus ancienne en Asie du Sud-Est. Ses formes originelles sont souvent globulaires et sont montées à l'aide d'un battoir enlacé de cordelettes qui laissent dans l'argile des traces très caractéristiques. Cette technique dite « au battoir » se retrouve partout ailleurs en Asie et en Océanie.

5. Cette datation a été étayée par les résultats obtenus par la palynologie, qui constate une nette recrudescence des pollens d'herbes il y a près de 4500 ans B.P., et guère avant (Tsukada, 1966). Cette investigation a été réalisée dans les années soixante à partir de carottages effectués dans le lac Sunmoon situé en altitude, au cœur des plateaux du centre de Taiwan.

et l'espace insulaire, la terre austronésienne, mais déjà, vers 4500 ans B.P., cette traversée de quelque 200 kilomètres s'accompagne d'une perte ou d'un assouplissement du modèle chinois, au profit, peut-être, d'un Néolithique insulaire. Dans les îles de l'Insulinde, comme les Philippines ou Sulawesi, plus basses en latitude, cette observation paraît se confirmer : les influences du Néolithique chinois continental se délitent et se font de plus en plus discrètes, exactement à l'image de l'espace insulaire qui s'atomise progressivement sur la route des migrants. Les cultures, en progressant vers le sud, perdraient ainsi peu à peu certains traits remarquables de leur identité : sédentarité, village, riziculture, élevage, habitation rectangulaire, outils très spécialisés et adaptés aux tâches agricoles et cynégétiques, etc.

L'étape philippine : les dernières traces du néolithique chinois

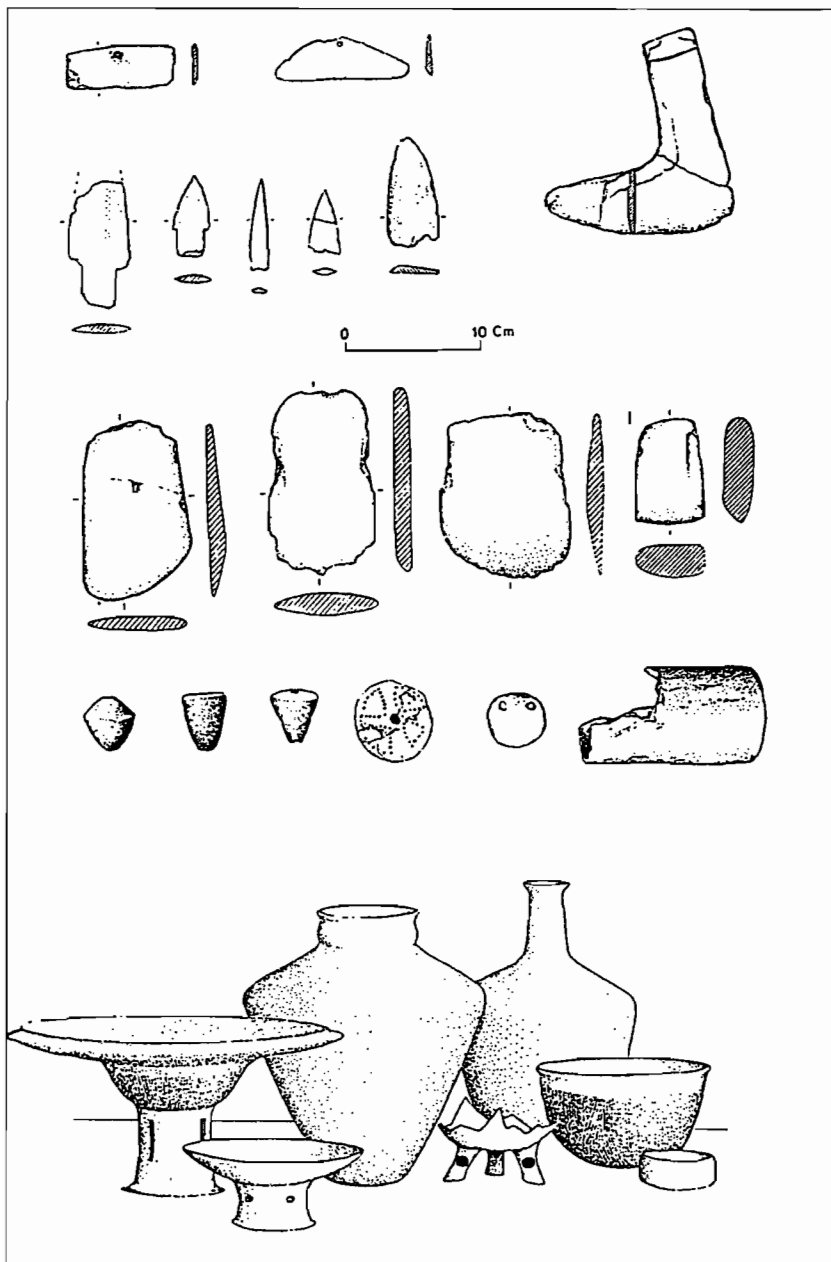
La rupture culturelle est amorcée dès que les migrants franchissent les quelque 400 kilomètres qui séparent Taiwan de Luçon, l'île la plus septentrionale de l'archipel philippin. À mi-chemin de ce trajet, les Austronésiens ont colonisé une des terres de l'archipel des îles Batan. Outre des haches polies, le site de Sunget⁶ a livré une poterie différente de celle de Taiwan : plus ordinaire, plus fine, elle présente un décor incisé et une couleur rouge (Kumamoto, 1983).

L'archipel des Philippines est riche en sites du milieu de l'Holocène, remontant à 4000 ans B.P. environ ; le site de Dimolit (nord de Luçon), fouillé par W. Peterson dans les années soixante-dix, permet de mettre au jour des témoins archéologiques très différents de ceux de la tradition culturelle taiwano-chinoise (Peterson, 1974). Exceptées les timides traces de fondations de petites maison carrées (*figure 6*), on note la présence d'une poterie rouge, fine, décorée parfois de petites perforations, mais surtout l'apparition d'outils taillés dans du silex et de la calcédoine. Dimolit est le témoin d'un changement important dans le comportement technique des migrants. En premier lieu, la technique de la céramique « cordée » est abandonnée ; en second lieu, dans la taille de la pierre, l'activité de façonnage-polissage, qui est le symbole même du Néolithique, laisse place à une activité de débitage utilisant la technique de la percussion directe au percuteur dur, avec tout l'impact sur l'environnement que cette transition suppose, notamment pour le travail du bois, l'essartage, le défrichage...

La pierre taillée, associée ou non à une céramique fine à décor incisé, se retrouve dans d'autres sites de la même période, comme Musang (Luçon),

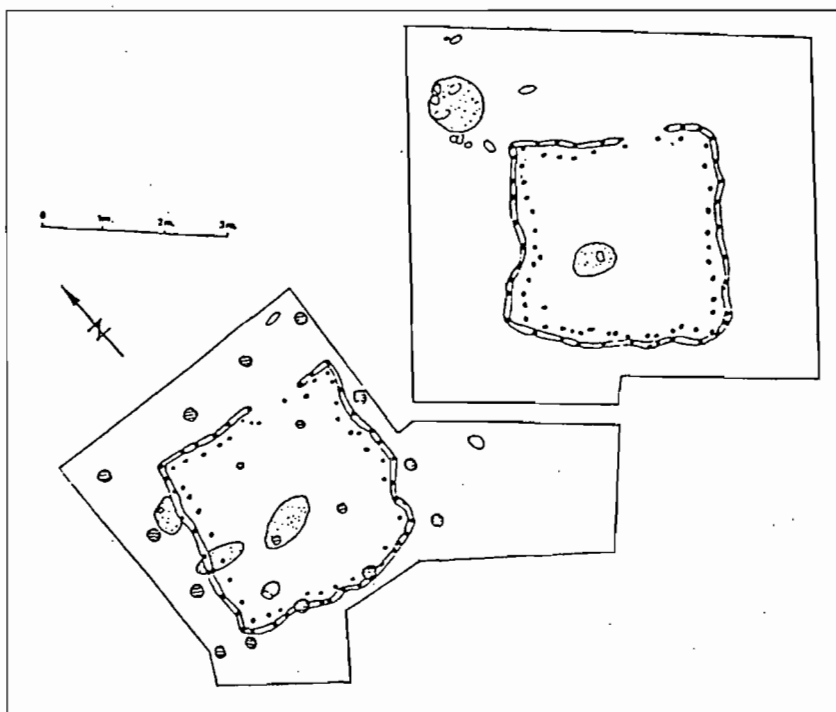
6. Ce site n'a malheureusement pas fait l'objet de datation au C14.

Figure 5 – Quelques pièces caractéristiques d'outils en pierre et de céramique du Néolithique taiwanais du site de Fengpitou
 (d'après Bellwood, 1997 tiré de Chang, 1969)



**Figure 6 - Plan des maisons trouvées sur le site de Dimolit
à Luçon (Philippines)**

(d'après Bellwood, 1997 tiré de Peterson, 1974)



Guri et Duyong (Palawan) (Fox, 1970) (figure 7). Le site de Duyong est problématique parce qu'il est dépourvu de restes de poterie et qu'il associe, entre 4000 et 5000 ans B.P., du matériel lithique taillé (figure 7C) et des herminettes en pierre ou en coquillage, d'aspect très océanien (figure 8) (Garanger, 1972).

Ainsi, l'axe migratoire Taiwan-Luçon voit s'éteindre, avec l'abandon des techniques propres à cette culture, le Néolithique d'inspiration chinoise, lequel laisse place à une « économie mixte » associant l'activité agricole à des réflexes techniques propres à une activité de chasse (production d'éclats lithiques). De fait, en atteignant les Philippines et par la suite les grandes îles indonésiennes, les migrants se trouvent confrontés à un milieu physique différent, caractérisé par la forêt dense humide, et ont adapté leurs techniques en conséquence.

Le cœur de l'Insulinde se présente comme une aire d'échange et de rupture, où se brassent les influences venues du nord (axe C-T-P : Chine-Taiwan-Philippines) et de l'ouest (axe M-S-J : Malaisie-Sumatra-Java) (figure 3 supra). La majorité des travaux en archéologie portant sur la « route du nord » et la

**Figure 7 – Matériel lithique taillé (éclats retouchés et nucléus)
 du site de Guri (A), de Musang (B) et de Duyong (C), Philippines
 (d'après Forestier et Patole-Edoumba, 2000)**

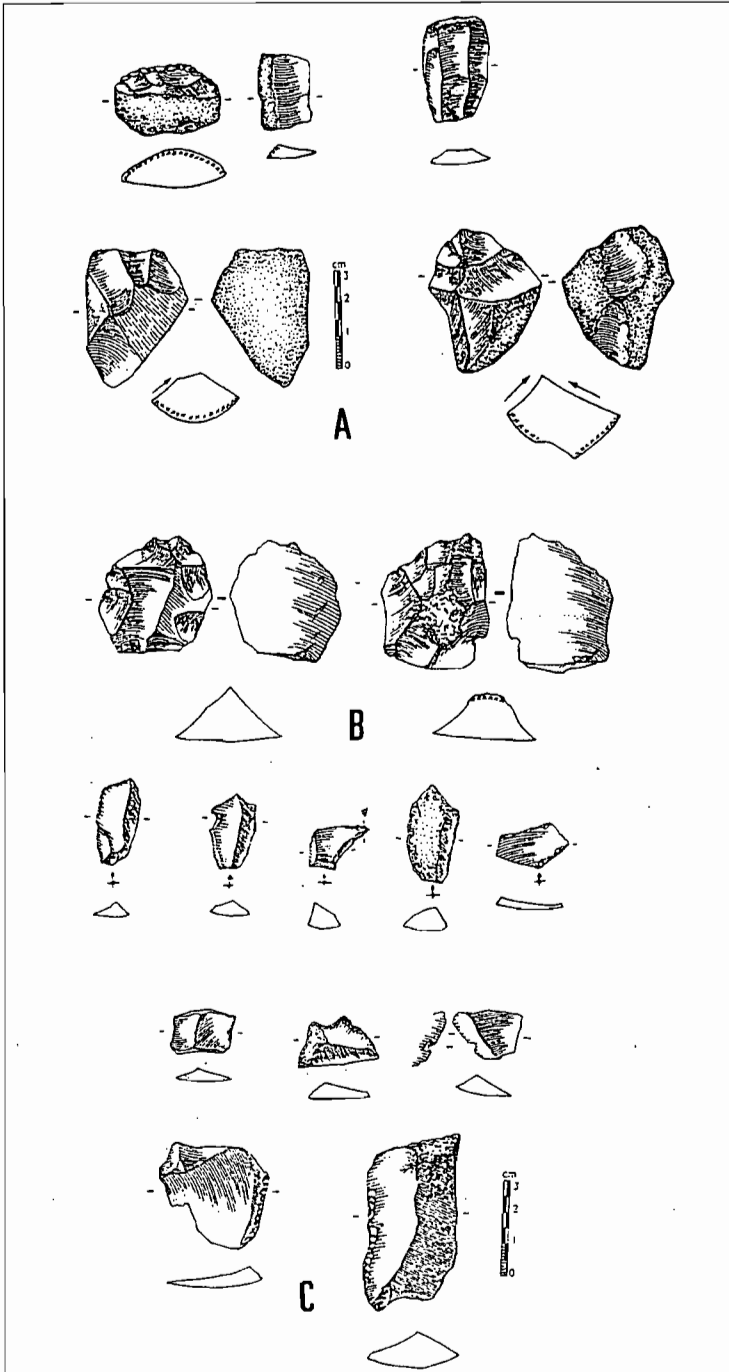
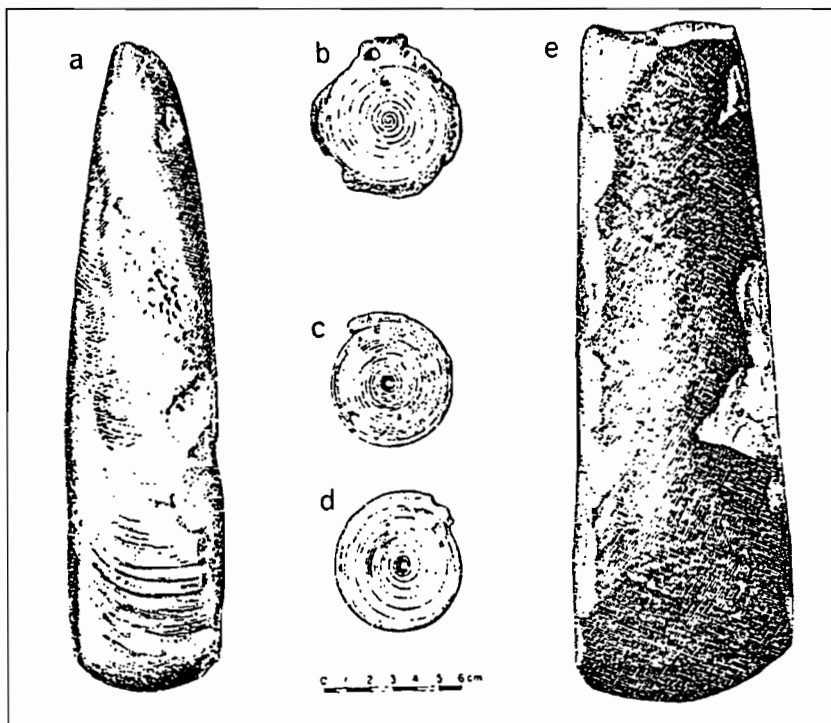


Figure 8 – Exemples d'herminettes du site de Duyong en pierre ou en coquillage (tridacne) (d'après Fox, 1970)



migration austronésienne, l'axe ouest est encore très mal connu. Avec près de 20 000 îles et îlots, l'Insulinde impose l'image d'une géographie compliquée. Dans cette zone de contacts, les peuples de chasseurs-cueilleurs installés depuis la fin du Pléistocène supérieur final (40000 ans) ont peut-être rencontré nos groupes itinérants, les uns et les autres, originaires des deux berceaux supposés de la riziculture, l'Asie du Sud-est continentale (axe M-SJ) et la Chine du Sud (axe C-TP), étant de toutes façons héritiers d'un fond commun néolithique (figure 3) (Forestier et Patole-Edoumba, 2000).

Sulawesi, Timor, les Moluques (Indonésie) : la perte d'unité culturelle

Dans l'archipel indonésien, riche de ses 13 600 îles, la dissolution culturelle du modèle néolithique Taiwano-chinois vieux de 5000 ans finit de s'achever. Avec cette perte d'unité culturelle et avec l'abandon de l'inspiration chinoise en Insulinde, les traditions céramiques locales trahissent les origines probables du Lapita (Spriggs, 1997).

Le site de Ulu Leang, dans la partie sud-ouest de Sulawesi, a révélé des niveaux d'occupation de chasseurs-cueilleurs remontant à environ 8000 ans B.P. Un

faciès industriel y est reconnu : il s'agit du « Toalien » de Sulawesi, dont la spécificité repose sur un marqueur technique fort, la « pointe de Maros »⁷ (Glover, 1976, 1978). Le genre de vie reconstitué à partir du site perdure entre 4000 ans B.P. et le premier millénaire A.D., après quoi les mêmes pointes de Maros se mêlent à de la céramique. À cette période sans doute apparaît la riziculture. La faune obtenue dans les sites fouillés de la vallée de Maros (*Macaca maura*, *Phalanger ursinus*, *Sus celebensis* et *Babyrousa babyrousa*) est typique de la faune actuelle de Sulawesi. Les vestiges du Néolithique⁸ sont désormais représentés par la lame de pierre polie et la céramique à décor incisé, telles qu'on les retrouve par exemple dans le site de Kalumpang (Sulawesi centre) (figure 9) (Heekeren, 1972 ; Sutayasa, 1973). Ce site n'en demeure pas moins dissocié d'une éventuelle néolithisation de l'île.

Les sites timorais comme Nikiki, Bui Ceri Uato et Lie Siri présentent des niveaux archéologiques dont les datations sont comprises entre 3000 et 4000 ans B.P., et auxquels est associée une production lithique comptant de nombreux éclats de silex « plus ou moins laminaires » et parfois pédonculés. Ce matériel est contemporain d'une faune typique de la Wallacea, composée de chauves-souris et de rats géants aujourd'hui éteints, mais il coexiste aussi avec des restes de poissons, de noix (*Inocarpus*) etc. (Glover, 1986). Il est intéressant de signaler que dans les trois sites en question, on relève un changement radical d'économie, signalé par l'introduction de la céramique incisée, du cochon, des pratiques agricoles et d'une culture matérielle orientée vers la production d'hameçons, d'outils coquilliers, de pointes pédonculées et de parures sur coquillage. Cette céramique de Timor présente une ressemblance frappante avec celle trouvée plus à l'est dans l'archipel des Moluques par exemple dans le site de Tanjung Pinang, sur l'île de Morotai (Bellwood *et al.*, 1998), et plus encore avec celle des sites de Nouvelle-Guinée.

De nombreux éléments suggèrent que cette étape à Timor est capitale dans la progression des groupes humains austronésiens en direction de l'archipel Bismarck (Bellwood, 1997).

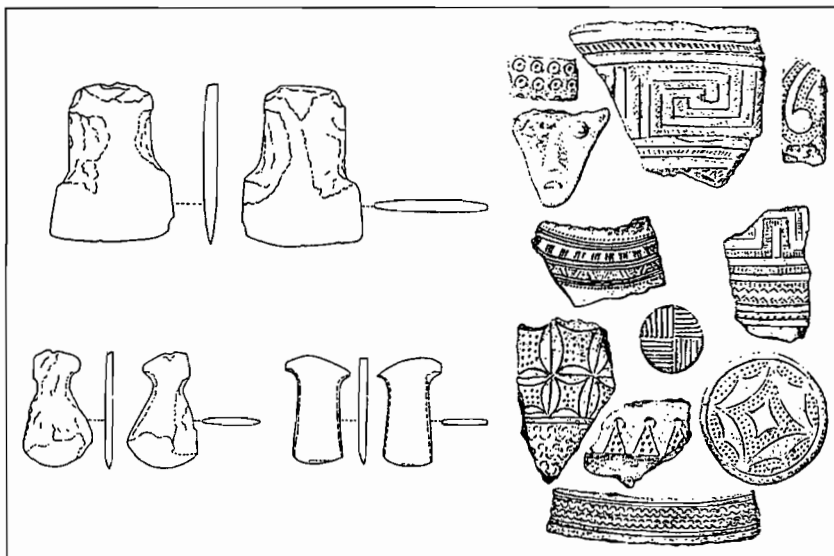
La céramique incisée à décor plus ou moins géométrique des sites indonésiens datés d'environ 4000-3500 ans B.P., comme Ulu Leang (Sulawesi),

7. La pointe dite de Maros est une petite pointe unguiforme à base concave et à bords denticulés. Cet artefact est souvent associé à toute une gamme de microlithes, d'éclats à dos plus ou moins abattu ou d'éclats simplement retouchés, et à une industrie osseuse.

8. Le Néolithique rencontré à Sulawesi et partout ailleurs en Insulinde est très différent du Néolithique taiwanais ou chinois : il est appelé « Néolithique tardif » des îles du Sud-Est asiatique (Bellwood, 1997). De par sa tradition céramique à décor incisé, on a davantage tendance à le comparer à la tradition céramique océanienne Lapita qu'à celle que l'on rencontre en Chine (céramique cordée).

Figure 9 – Exemples d'herminettes en pierre et de tessons incisés du site de Kalumpang, Sulawesi (Indonésie)

(d'après Duff, 1970, pour le matériel lithique et Heekeren, 1972, pour la céramique)



Nikiniki (Timor Ouest) ou Kalumpang (Sulawesi), ouvre un vaste débat sur la relation éventuelle entre ces productions et la céramique strictement océanienne dite Lapita. En effet, avant d'acquérir sa véritable identité océanienne dans l'archipel Bismarck, la poterie Lapita pourrait puiser son origine stylistique dans le Néolithique tardif d'Asie du Sud-Est (Kalumpang, Timor, etc.) (Spriggs, 1996, 1997).

A 3500 ans B.P. : émergence du proto-océanien et de la céramique Lapita

A environ 3500 ans B.P., La Mélanésie nord-occidentale (Nouvelle-Guinée, archipel Bismarck) est le premier réceptacle océanien de l'avancée du peuplement austronésien depuis l'Asie du Sud-Est. Une autre histoire commence alors, celle des « gens du Lapita » ou de la « mélanésianisation » (au sens large) de ces navigateurs qui ont mouillé sur les rivages de la Nouvelle-Guinée et aux alentours. Cependant, il a pu s'opérer au contact des occupants antérieurs, présents depuis environ 40000 ans dans la zone⁹, un échange et un apprentissage techno-culturel de grande importance.

9. La zone nord de la Mélanésie insulaire est capitale pour la compréhension globale du peuplement océanien car son histoire est très ancienne et a connu au moins deux phases d'arrivées antérieures aux Austronésiens promoteurs de la culture Lapita. La première phase, dite « australoïde », est très ancienne puisqu'elle remonte au Pléistocène supérieur final (40000 ans environ). Elle désigne le peuplement du sous-continent Sahul (Nouvelle-Guinée, Australie et Tasmanie), mais aussi des

La spécificité de l'identité océanienne tient sans doute pour beaucoup à cette rencontre entre « ceux de l'intérieur », les sédentaires descendants de populations arrivées au Pléistocène, et « ceux de l'extérieur », « les gens du voyage ». Le résultat de ce contact entre les maîtres de la terre et les « pêcheurs d'îles »¹⁰ est stigmatisé par le phénomène Lapita et par sa dispersion dans l'ensemble de la Mélanésie. Rappelons brièvement que ce phénomène touche, à environ 1500 B.C., l'aire de la Nouvelle-Guinée et de l'archipel Bismarck, puis la Nouvelle-Calédonie aux alentours de 1000 B.C. et enfin, à près de 850 B.C., les îles de la Polynésie occidentale, également désignées comme le « berceau polynésien » : Wallis, Futuna, Samoa, etc. (Green, 1979 ; Pawley, Green, 1984 ; Garanger, 1982 ; Spriggs, 1995 ; Kirch, 1997 ; Sand, 1999, 2000).

Le Nord de la Mélanésie insulaire apparaît donc comme un jalon primordial, une zone d'échanges¹¹ et de création, en premier lieu dans le domaine de la tradition céramique, mais il est aussi un tremplin anthropologique pour la suite de la grande aventure : « *Tout se passe alors comme si l'existence de ce très ancien réseau de relations avait servi de creuset. Une véritable explosion culturelle s'y serait produite, qui aurait permis le peuplement du reste du Pacifique.* » (Gorecki, 1988 : 24-26) Ces nouveaux colons fabriquent une poterie au décor, à la forme et au dégraissant (corallien) très particuliers

archipels adjacents comme l'archipel Bismarck (qui compte de nombreux sites comme ceux de Matenkupkum et Buang Merabak en Nouvelle-Irlande, remontant à 30000 ans B.P., ou ceux anciens d'environ 12000 ans B.P., comme la grotte de Missisil en Nouvelle-Bretagne ; cf. Allen *et al.*, 1988, 1989) et les archipels situés plus au sud (sur l'île de Buka, dans la partie septentrionale de l'archipel des Salomon, le site de Kilu a livré une date de 28000 ans B.P. ; cf. Wickler, 1990). Cette antériorité de la vague de peuplement australoïde est par ailleurs confirmée par certaines données linguistiques. En effet, dans les îles qui connotent ce peuplement ancien, les langues ne seraient pas austronésiennes mais papoues, issues d'une évolution culturelle locale des groupes australoïdes (en Nouvelle-Guinée et dans certaines îles de l'archipel Bismarck ou encore des Salomon) (figure 3).

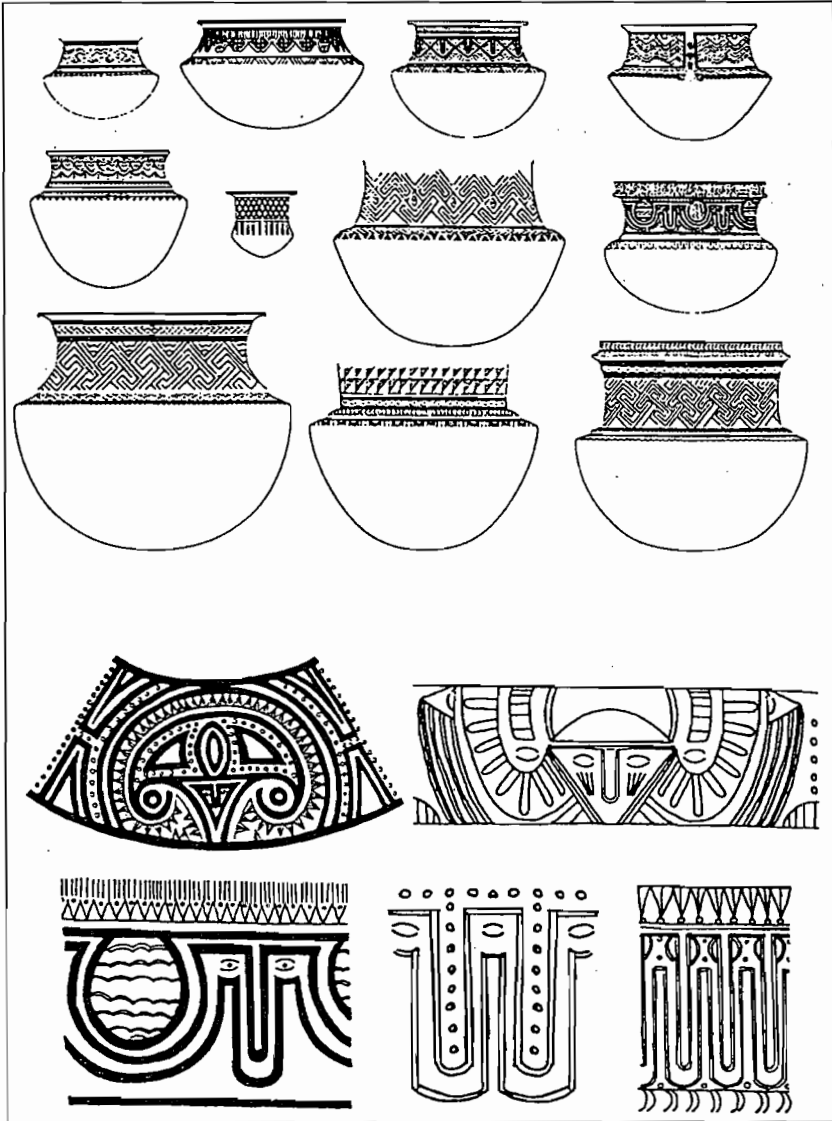
La deuxième phase que l'on appelle « pré-Lapita » serait également caractérisée par des langues dites papoues, sans qu'on en connaisse les apports extérieurs éventuels, et elle marque la transition entre le Pléistocène supérieur final et le début de l'Holocène. Cette époque voit apparaître aux alentours de 9000 ans B.P. les premiers témoins d'horticulture comme par exemple, dans le site de Kuk situé dans les Hautes-Terres de Nouvelle-Guinée (Golson, Hughes, 1980 ; Golson, 1990). Cette deuxième phase de peuplement ou d'évolution interne (?) est donc marquée par un changement radical d'économie et d'exploitation du milieu. Elle est suivie par la domestication du cochon il y a environ 6000 ans B.P.

Les gens du Lapita n'arrivent qu'aux alentours de 3000 ans B.P. dans ces terres de langues papoues.

10. Terme amicalement emprunté à D. Frimigacci (communication personnelle).

11. L'aire Bismarck est une zone importante d'échanges, comme, par exemple celui de l'obsidienne, qui est bien antérieur à l'arrivée des gens du Lapita. Les sources de matière première, comme celles de Talasea en Nouvelle-Bretagne, ont généré dans l'aire des sites de l'archipel Bismarck et plus au sud, dans d'autres archipels mélanésien, une circulation de l'obsidienne dès la fin du Pléistocène supérieur final (entre 15000 et 10000 ans B.P.) (Specht *et al.*, 1988 ; Torrence *et al.*, 1990) : « *The Talasea region in West Britain Province, Papua New Guinea, figures prominently in the prehistory of the Western Pacific. During the last 12,000 years at least, it was a major source of the obsidian which was transported widely throughout the Western Pacific Islands, particularly during the time of Lapita pottery* » (Specht *et al.*, 1988).

Figure 10 – Exemples de poteries Lapita, Nouvelle-Calédonie :
 (sites Lapita-Koné WK0013A, Nessadiou WBR001, Patho LMA020)
et de décors Lapita à caractères anthropomorphes (d'après Sand, 2000)



(figure 10), que l'on suit depuis l'archipel Bismarck jusqu'au « berceau polynésien ». Ce « courant Lapita » apparaît homogène entre les différents archipels, et il suggère un réseau imposant un contact permanent entre les sites. Ce phénomène d'expansion humaine est synonyme de nouvelles sociétés plus hiérarchisées, organisées en villages de potiers réunis en guirlande le long d'un bras insulaire de 3 500 kilomètres de longueur.

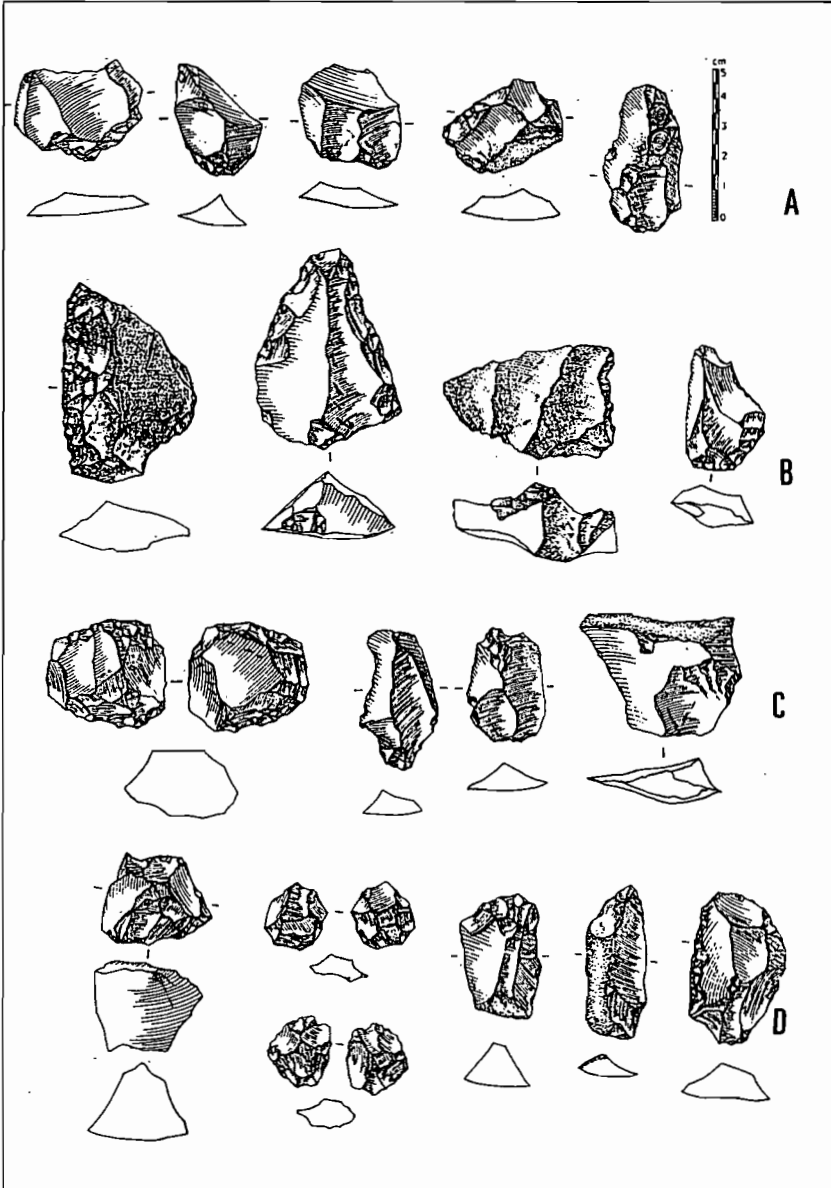
Toutefois, si la céramique Lapita est devenue, à juste titre, le symbole identitaire de ces navigateurs océaniques, et si elle est un marqueur archéologique fiable que l'on utilise comme une balise dans le temps et dans l'espace, il en va tout autrement de l'industrie lithique. Pour l'essentiel, le matériel lithique fut longtemps occulté par les archéologues qui ont privilégié la céramique ou l'outillage coquillier, tout simplement par intérêt pour ces derniers artefacts mais aussi à cause de l'hétérogénéité des produits et de la matière première lithique (Gorecki, 1992 ; Forestier, 1996). À l'inverse de ce qu'on a pu faire pour la céramique Lapita, à l'heure actuelle, il est ainsi impossible de définir une industrie lithique spécifique à des populations de langue austronésienne ou non-austronésienne. Les outils de pierre polie qui étaient des marqueurs caractéristiques du Néolithique taiwanais-chinois et que l'on retrouvait encore de façon ponctuelle, accessoirement associés à de la céramique, en Insulinde, ne tiennent apparemment pas une place prépondérante dans la gamme d'outils des gens du Lapita. Il est même loisible de penser que la pierre polie, outil complexe dans sa réalisation au plan technique et symbolique¹², apparaît bien plus tardivement qu'on le croit dans ces îles du Pacifique Sud : précisément lorsque les sites de bord de mer, ces « ports d'attache », sont abandonnés pour une conquête de l'intérieur des terres et de ses ressources en matière végétale, animale et surtout minérales, autrement dit pour une appropriation pleine et extensive du territoire insulaire.

De nombreux sites dans l'ensemble des archipels mélanésiens, comme les sites Lapita et non-Lapita de Nouvelle-Calédonie (Forestier, 1999), témoignent de l'industrie lithique des premiers colons austronésiens. Il y a près de 3000 ans B.P., ceux-ci nous ont laissé un outillage sur éclat, composé essentiellement de racloirs, de coches, de denticulés et de gros rabots massifs (*figure 11*). Ce matériel n'évoque en rien l'idée qu'on pourrait se faire d'un Néolithique associant céramique et lames polies.

L'industrie lithique apparaît ainsi comme un marqueur des peuplements assez hétérogène et difficile à suivre dans le temps et l'espace. Mais la céramique elle-même ne présente de véritable cohérence que lors de la période Lapita en Océanie occidentale : en bref, à l'heure actuelle, la langue austronésienne reste le seul dénominateur commun fiable pour ce peuplement. Et si l'archéologie du monde austronésien vise avant tout à comprendre la

12. Comme à sa façon la céramique Lapita, la hache de pierre a une identité particulière (souvent associée à la sédentarité) car elle se fait dans la durée et pour durer. Elle porte en elle un temps technique qui est celui de la chaîne opératoire et qui requiert pour la fabrication non pas un seul lieu, mais parfois plusieurs, bien hiérarchisés entre eux. La hache évoque ainsi dans sa propre matière des instantanés de temps et d'espace qui, malgré le polissage, vont perdurer au travers d'un autre registre, celui du symbolique, de l'échange... lui conférant par là une identité, celle du groupe, liée au territoire et à son enracinement (Orliac, 1990 ; Pétrequin, Pétrequin, 1993).

Figure 11 – Quelques pièces lithiques taillées des sites datés d'environ 3000 ans, de tradition céramique Lapita ou non Lapita, Grande-Terre, Nouvelle-Calédonie : Lapita-Koné WK0013A (A), Koumac NKM004 (B), Boirra NKM001 (C), Naïa SNA/Ton6-7 (D)



diffusion des hommes et leurs activités, mesurant ainsi leur faculté d'adaptation à divers milieux, l'unité linguistique qui subsiste au terme du voyage est tout à fait remarquable eu égard à la diversité des milieux occupés.

La longue course des Austronésiens ne s'arrête pas, avec les gens du Lapita, sur les rivages de Nouvelle-Calédonie ou en Polynésie occidentale, mais va connaître un regain puisé dans un second creuset, dit polynésien. Mais ce n'est qu'à la fin du premier millénaire avant J. C., ou encore bien après notre ère, que ce renouveau des migrations va intervenir pour faire parcourir à l'homme des distances maritimes inégalées. Un nouveau seuil est alors franchi dans l'art de naviguer jusqu'aux terres les plus orientales du monde austronésien, ce que l'on nomme le triangle polynésien, qui englobe les îles Hawaii au nord, la Nouvelle-Zélande au sud-ouest, l'île de Pâques au sud-est et, en son centre, la Polynésie centrale (îles Cook, Marquises, Australes...). Cette course océane n'a été possible que par une maîtrise parfaite des techniques de navigation. Les creusets des peuplements ont sans doute permis à ces navigateurs de cumuler des connaissances, des expériences et des savoir-faire qui, au bout du compte, expliquent certainement leur réussite.

La construction d'un monde des îles

Une telle extension géographique de la migration et un tel parcours suggèrent une question à propos de ces migrants partis de Taiwan il y a près de 5000 ans : peut-on encore associer le Néolithique (agriculture, sédentarité, pierre polie, etc.) aux Austronésiens ? Ce bagage culturel initial s'est en effet estompé au cours du voyage, lors de changements et de rencontres avec d'autres populations. La migration et l'adaptation aux terres nouvelles sont allées de pair avec des équilibres techniques pondérés, enrichis du contact avec les autres, mais aussi remodelés par une certaine « déconstruction » affectant au bout du compte des éléments obsolètes qui vont être abandonnés ou remplacés en cours de route¹³. L'observation du parcours des Austronésiens amène à constater une inversion du schéma d'évolution technique, classique en préhistoire européenne (pierre taillée -> polie), même si ce n'est guère à travers la dialectique de l'adaptation, de l'évolution et de l'invention que peuvent s'expliquer les problèmes d'origine et de diffusion des

13. Hormis le concept de « déconstruction » (cher à J. Derrida, 1972) qui, selon nous, est un stade obligatoire car générateur de performances et d'évolution, l'idée générale du changement rejoint le modèle dit « des 3i » de R. Green qui évoque ce voyage comme une suite d'« Intrusion/d'Innovation/d'Intégration » (Green, 1991). La vision d'une évolution normative linéaire des groupes austronésiens d'Asie en Océanie est à exclure puisque, à l'instar du milieu, il n'y a pas un seul contexte mais plusieurs : tous différents et tous linguistiquement apparentés. Il s'agit alors de « déconstruire tout en décontextualisant » pour aborder de la façon la plus objective possible la balistique des jalons du peuplement austronésien.

techniques¹⁴. Qui plus est, dans ce changement technique austronésien, on ne décèle pas le moindre emprunt ni même, à la limite, la moindre amélioration des procédés, si ce n'est dans l'art de naviguer. Autrement dit, l'univers technique austronésien évolue par invention, davantage que par hybridation ou par mutation. Il est possible que le nomadisme océanique ait favorisé, au cours de cette longue route, une série d'abandons et d'inventions techniques, consécutive à la découverte des différents milieux, de leur richesse et de leur isolement¹⁵.

L'évocation du trajet des Austronésiens déroute par la distance parcourue mais aussi par le fait que, exceptée la langue à l'expansion et à l'unité remarquables, toutes les connaissances techniques héritées du commencement néolithique semblent avoir été « lavées » par le voyage, la distance, l'insularité, et, en un mot, pourquoi pas par une certaine « loi des îles », celle imposée par un espace flottant, fait de pleins et de vides. Le concept même d'« Austronésiens » amène à concevoir l'espace par le biais du langage qui, seul ici, le structure, ce qui ouvre des champs nouveaux de réflexion sur les limites de l'archéologie événementielle dans un contexte insulaire et sur le temps long. Ces idées touchent notamment à la fragmentation qui va de pair avec la diversité culturelle et naturelle des îles, et aussi aux fonctions du nomadisme et de l'échange qui sont nécessaires à la survie du groupe. L'une des plus belles illustrations de ces thèmes nous est donnée par ces gens du Lapita qui forment, dans un premier temps, des sociétés côtières évoluant ensuite vers les sociétés enracinées que l'on retrouve en Mélanésie insulaire (Vanuatu, Salomon, etc.) (Bonnemaison, 1979, 1997).

L'aventure austronésienne est donc une histoire faite de ruptures, mais surtout de liens. Grâce aux échanges, les groupes humains se sont organisés en réseaux pour s'approprier l'espace maritime. Ces réseaux d'échanges (cochon, coquillage, ocre, poterie, matières végétales ou minérales diverses, etc.) se sont complexifiés au fur et à mesure que les groupes s'enracinaient, nous laissant une diversité culturelle inégalée que fédère un réseau linguistique assurant la cohérence globale du système insulaire.

14. Comme l'écrivait Haudricourt, « *Il est parfaitement illusoire d'opposer évolution et adaptation, puisque l'évolution de l'outil ne s'explique que par une constante adaptation aux différentes techniques, aux différents besoins* » (1964 : 32).

15. A. Leroi-Gourhan (1973 : 304) formalisa cette idée dans les termes suivant : « [...] dans le domaine technique, les seuls traits transmissibles par emprunt sont ceux qui marquent une amélioration des procédés. On peut emprunter une langue moins souple, une religion moins développée : on n'échange pas la charrue contre la boue. Lorsqu'un tel fait se produit, c'est par régression, hors de tout emprunt, parce que les malheurs d'aventures guerrières ont détruit l'équilibre ».

Dans cette migration, enfin, toute idée de frontière entre Asie et Océanie est bannie : les Austronésiens ont une histoire et une langue commune au cœur de l'« Aséanie ». Bien des zones d'ombre subsistent concernant cette aventure, comme par exemple les causes de ce départ de Chine vers les terres australes : goût du voyage, pression démographique, conflits sociaux, guerres avec des peuples venus du nord ? D'autres hypothèses encore peuvent être avancées, comme celle d'une conquête organisée, soutenue par une stratégie de colonisation propre à des sociétés hiérarchisées et conquérantes. Car même si les milliers de kilomètres parcourus, depuis le semis des îles du Sud-Est asiatique jusqu'aux rivages néo-guinéens ou néo-calédoniens, évoquent l'image d'aventuriers maîtrisant la navigation, il faut garder en mémoire que ces navigateurs étaient au départ des villageois du Néolithique, des hommes de terroir, des spécialistes de l'agriculture (riziculture et horticulture) : au fil de leurs pérégrinations maritimes, leur vocation à humaniser les paysages est devenue un talent pour humaniser les rivages...

Remerciements : Je tiens à remercier D. Guillaud et E. Conte pour la relecture et les corrections qu'ils ont apportées à cet article et J.-C. Rivierre et L. Sagart pour leurs conseils en matière de linguistique.

Références bibliographiques

- ALLEN J., GOSDEN C., JONES R., WHITE J. P., 1988. Pleistocene dates for human occupation of New Ireland, Northern Melanesia. *Nature*, 331, p. 707-708.
- ALLEN J., GOSDEN C., WHITE J. P., 1989. Human Pleistocene adaptations in the tropical island pacific : Recent evidence from New Ireland, a Greater Australian Outlier. *Antiquity*, 63, p. 548-461.
- BARRAU J., 1965. Histoire et préhistoire horticoles de l'Océanie tropicale. *Journal de la Société des Océanistes*, t. 21, p. 55-78.
- BARRAU J., 1974. L'Asie du Sud-Est, berceau culturel. *Etudes Rurales*, 53, 6, p. 17-39.
- BELLWOOD P.-S., 1997. *Prehistory of the Indo-Malaysian Archipelago*. Revisited edition, Honolulu, University of Hawaii Press.
- BELLWOOD P., FOX J. J., TRYON D., 1995. *The Austronesians : Historical and Comparative Perspectives*. The Australian National University, Canberra, Australia, 359 p.
- BELLWOOD P., NITHAMINOTO G., IRWIN G., GUNADI, WALUYO A., TANUDIRJO D., 1998. 35000 years of prehistory in northern Moluccas. *Modern Quaternary Research of Southeast Asia*, 15, p. 233-275.
- BLOUST R. A., 1977. *The Proto-Austronesian Pronouns and Austronesian Subgrouping : Preliminary Report*. University of Hawaii, Working Papers in Linguistics, vol. 9, 2, p. 1-15.

- BLUST R.A., 1988. The Austronesian Homeland : A linguistic Perspective. *Asian Perspectives*, XXVI, 1, p. 45-67.
- BONNEMAISON J., 1979. Les voyages et l'enracinement : formes de fixation et de mobilité dans les sociétés traditionnelles des Nouvelles-Hébrides. *L'Espace Géographique*, vol. 8, 4, p. 303-318.
- BONNEMAISON J., 1997. *Les Gens des Lieux. Histoire et géosymboles d'une société enracinée : Tanna. Les fondements géographiques d'une identité : l'archipel du Vanuatu (Livre II)*. Réédition remaniée de *Tanna : Les hommes-lieux*. Orstom, Paris, 562 p.
- CHANG K.C., 1964. Prehistoric ceramic horizons in Southeast China and their extension into Formosa. *Asian Perspectives*, 7, 1-2, p. 243-250.
- CHANG K.C., 1969. *Fengpitou, Tapenkeng and the Prehistory of Taiwan*. Yale University Publications in Anthropology, 73.
- CHANG K.C., 1981. The affluent foragers in the coastal areas of China. *Senri Ethnological Studies*, 9, p. 117-186.
- CHANG K.C., 1986. *The archaeology of ancient China* (Fourth Edition). New Haven, Yale University Press.
- CHEN X., 1999. On the earliest evidence for rice cultivation in China. *Indo-Pacific Prehistory Association Bulletin*, 18, (Melaka Papers, vol. 2), p. 81-93.
- DAHL O.C., 1977. *Proto-austronesian*. Scandinavian Institute of Asian Studies, Monograph Series n° 15, Curzon Press.
- DERRIDA J., 1972. *La dissémination*. Paris, Seuil, 445 p.
- DUFF R., 1970. Stone adzes of Southeast Asia. *Canterbury Museum Bulletin*, 3.
- FORESTIER H., 1996. L'industrie lithique des premiers Mélanésien de Nouvelle-Calédonie. *Journal de la Société des Océanistes*, 102, p. 71-89.
- FORESTIER H., 1999. Concepts and methods in lithic production during Lapita period in New Caledonia : A technological analysis. In J.-C. Galipaud and I. Lilley (eds), *The Western Pacific 5000 to 2000 B.P. : Colonisations and Transformations*, p. 345-361.
- FORESTIER H., PATOLE-EDOUMBA E., 2000 (sous presse). Les industries lithiques du Paléolithique tardif et du début de l'Holocène en Insulinde. *Aséanie*, 6, p. 13-56.
- FOX R., 1970. *The Tabon Caves, Archaeological Explorations and Excavations on Palawan Island, Philippines*. Manila, National Museum Monograph 1.
- FRIMIGACCI D., 1998. Ya-t-il un Austronésien dans la pirogue ? In A. Bensa et J. C. Rivière (eds), *Le Pacifique. Un monde épars*, Cahiers du Pacifique Sud Contemporain, L'Harmattan, p. 127-142.
- GALIPAUD J.-C., 1990. Des pirogues venues du nord. Préhistoire et migrations. In R. Boulay (ed), *De Jade et de Nacre. Patrimoine artistique kanak*. Réunion des Musées Nationaux, Paris, p. 31-47.

- GARANGER J., 1972. *Archéologie des Nouvelles-Hébrides : contribution à la connaissance des îles du centre*. Publication de la Société des Océanistes, 30, Paris.
- GARANGER J., 1982. Petite histoire d'une préhistoire : celle des Polynésiens. *Journal de la Société des Océanistes*, 74-75, p. 47-55.
- GARANGER J., 1992. L'Océanie (chapitre 6). *La Préhistoire dans le monde*. Nouvelle édition de *La préhistoire* d'André Leroi-Gourhan, PUF, p. 675-698.
- GLOVER I.C., 1976. Ulu Leang cave, Maros : a preliminary sequence of post-Pleistocene cultural development in South Sulawesi. *Archipel*, 11, p. 54-113.
- GLOVER I.C., 1978. Survey and excavation in the Maros district, South Sulawesi, Indonesia. *Bulletin of the Indo-Pacific Prehistory Association*, 1, p. 60-102.
- GLOVER, I.C., 1986. *Archaeology in eastern Timor, 1966-1967*. Canberra : Australian National University, Department of Prehistory, Terra Australis n° 11.
- GOLSON J., 1990. Kuk and the development of agriculture in New Guinea : Retrospection and introspection. In D.E. Yen, J.M.J. Mumery (eds), *Pacific productions systems : Approaches to economic Prehistory*, Occasional Papers in Prehistory, 18, p. 139-147.
- GOLSON J., HUGHES P. J., 1980. The appearance of plant and animal domestication in New Guinea. *Journal de la Société des Océanistes*, XXXVI-69, p. 294-303.
- GORECKI P., 1988. L'origine du peuplement de l'Océanie, encore énigmatique. In B. Antheaume et J. Bonnemaïson (eds), *Atlas des îles des États du Pacifique Sud*, GIP RECLUS/PUBLISUD, p. 24-26.
- GORECKI P., 1992. A Lapita smoke screen ? In J. C. Galipaud (ed), *Poterie Lapita et peuplement*, ORSTOM, Nouméa, p. 27-47.
- GREEN R.C., 1979. Early Lapita art from Polynesia and island Melanesia : continuities in ceramic, barkcloth, and tattoo decorations. In S.M. Mead (ed), *Exploring the visual art of Oceanian*, University Press of Hawaii, p. 13-31.
- GREEN R.C., 1991. The Lapita cultural complex : current evidence and proposed models. In P. Bellwood (ed), *Indo-Pacific Prehistory Association*, 11, vol. 2, p. 295-305.
- GREEN R.C., 1999. Integrating historical linguistics with archaeology : insights from research in remote Oceania. *Bulletin of the Indo-Pacific Prehistory Association*, 18, vol. 2, p. 3-16.
- HAUDRICOURT A.G., 1964. *La technologie, science Humaine*. La Pensée, 115, p. 28-35.
- HEEKEREN H. R. van, 1972. *The stone age of Indonesia*. 2nd edition. The Hague, Nijhoff, 247 p.

- KIRCH P.-V., 1990. La colonisation du Pacifique. *La Recherche*, vol. 21 225, p. 1226-1235.
- KIRCH P.-V., 1997. *The Lapita Peoples : Ancestors of the Oceanic World*. London, Blackwell Publishers.
- KUMAMOTO, 1983. *Batan island and northern Luzon*. University of Kumamoto (Japan), Faculty of Letters.
- LEROI-GOURHAN A., 1973. *Milieu et techniques (Evolution et techniques)*. Paris, Albin Michel (1^{re} édition : 1945), 475 p.
- MEACHAM W., 1984-1985. On the improbability of Austronesian origins in South China. *Asian Perspectives*, 26, 1, p. 89-106.
- MEACHAM W., 1991. Further considerations of the hypothesized Austronesian Neolithic migration from south China to taiwan and Luzon. In P. Bellwood (ed), *Indo-Pacific Prehistory Association*, 11, vol. 2, p. 398-407.
- ORLIAC M., 1990. Lames kanak en serpentine. In R. Boulay (ed), *De Jade et de Nacre. Patrimoine artistique kanak*. Réunion des Musées Nationaux, Paris, p. 33-36.
- OZANNE-RIVIERRE F., 1998. Langues d'Océanie et histoire. In A. Bensa et J.C. Rivière (eds), *Le Pacifique, Un monde épars*, Cahiers du Pacifique Sud Contemporain. L'Harmattan, p. 75-104.
- PAWLEY A.K., GREEN R.C., 1984. The Proto-Oceanic language community. *Journal of Pacific History*, 19, p. 123-146.
- PETERSON W., 1974. Summary report of two archaeological sites from north-eastern Luzon. *Archaeology and Physical Anthropology in Oceania*, 9, p. 26-35.
- PÉTREQUIN P., PÉTREQUIN A.-M., 1993. *Écologie d'un outil : la hache de pierre en Irian Jaya (Indonésie)*. Monographie du CRA n° 12, CNRS, 439 p.
- PIETRUSEWSKY M., 1990. Cranofacial variation in Australasian and Pacific populations. *American Journal of Physical Anthropology*, 82, p. 319-340.
- SAGART L., 1995. Some remarks on the Ancestry of Chinese. In William S.-Y. Wang (eds), *The Ancestry of Chinese Language*. Journal of Chinese Linguistics monograph series, n° 8, p. 195-223.
- SAND C., 1995. *Le temps d'avant. La Préhistoire de la Nouvelle-Calédonie*. Paris, L'Harmattan, 356 p.
- SAND C., 1999. Lapita and non-Lapita ware during New Caledonia's first millenium of Austronesian settlement. In J. C. Galipaud and I. Lilley (eds), *The Western Pacific, 5000 to 2000 B.P. : Colonisations and Transformations*. Paris, IRD Editions, p. 139-159.
- SAND C., 2000. The specificities of the « Southern Lapita Province » : the New Caledonian case. *Archaeology in Oceania*, 35, p. 20-33.

- SPECHT J., FULLAGAR R., TORRENCE R., BAKER N., 1988. Prehistoric obsidian exchange in Melanesia : a perspective from the Talasea sources. *Australian Archaeology*, 27, p 3-16.
- SPRIGGS M., 1991. Considering Meacham's considerations on Southeast Asia. In P. Bellwood (ed), *Indo-Pacific Prehistory Association*, 11, vol. 2, p. 408-411.
- SPRIGGS M., 1995. The Lapita culture and Austronesian Prehistory in Oceania. In P. Bellwood, J. Fox, D. Tryon (ed), *The Austronesians : Historical and Comparative Perspectives*. The Australian National University, Canberra, Australia, p. 112-133.
- SPRIGGS M., 1996. What is southeast Asian about Lapita ? In T. Akazawa and E. Szathmary (eds), *Prehistoric Mongoloid Dispersals*. Oxford University Press, Oxford, p. 324-348.
- SPRIGGS M., 1997. *The Island Melanesians*. London, Blackwell Publishers.
- SUNG W.H., 1979. Prehistoric Taiwan. *Journal of the Hong Kong Archaeological Society*, 8, p. 88-91.
- SUTAYASA I.M., 1973. The study of prehistoric pottery in Indonesia. *Nusantara*, 4, p. 67-82.
- TORRENCE R., SPECHT J., FULLAGAR R., 1990. Pompeiis in the Pacific. *Australian Natural History*, 23, 6, p. 457-463.
- TRACEY L.D.L., 1999. The transition from foraging to farming in China. *Indo-Pacific Prehistory Association Bulletin*, 18, (Melaka Papers, vol. 2), p. 77-80.
- TRYON D., 1996. Le peuplement de l'Océanie : corrélations linguistiques. Réunion des Musées Nationaux-ORSTOM (ed), *Vanuatu Océanie, Arts des îles de cendre et de corail*, p. 54-61.
- TSUKADA M., 1966. Late Pleistocene vegetation and climate in Taiwan (Formosa). *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 55, p. 543-548.
- WENNING Y., 1999. Neolithic settlements in China : latest finds and research. *Journal of East Asian Archaeology*, vol. I, 1-4, p. 131-147.
- WICKLER S., 1990. Prehistoric Melanesian exchange and interaction : recent evidence from the Northern Salomon islands. *Asian perspectives*, 29, p. 135-154
- WURM S.A., 1980. Langues du Pacifique. *Scientific Australian*, p. 26-33.



Îles rêvées

Territoires et identités en crise
dans le Pacifique insulaire



sous la direction de
Dominique Guillaud, Christian Huetz de Lempis et Olivier Sevin

Collection Géographie



Dans la même collection :

Aspects du monde tropical et asiatique
Géographie historique et culturelle de l'Europe

Publié avec la coopération de l'IRD



© Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003
18, rue de la Sorbonne - 75005 paris
ISBN : 2-84050-268-2

© Prodig, 2003
ISBN : 2-901560-52-0

Îles rêvées

Territoires et identités en crise dans le Pacifique insulaire

Sous la direction
de Dominique Guillaud,
Christian Huetz de Lempis
et Olivier Sevin



PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS-SORBONNE

2003

Comité éditorial

Dominique Guillaud, Christian Huetz de Lempis, Olivier Sevin

Comité scientifique

Jeanne-Marie Amat-Roze, François Bart, Frédéric Bessat,
Chantal Blanc-Pamard, Jean-Louis Chaléard, Marie-Françoise Courel,
Rodolphe de Koninck, Michel Lebigre, Guy Lubeigt,
Jacqueline Peltre-Wurtz, Jean-Robert Pitte, Eric Waddell

Cartographie : Michèle Ducouso

avec le concours de Florence Bonnaud et Véronique Lahaye

Résumés en anglais : Éric Waddell

Mise en page : Maorie Seysset

Photo de couverture :

Samoa occidental - Un fale traditionnel dans l'Est de l'île Upolu -
À l'arrière plan, le mont Fao,

Cliché : Christian Huetz de Lempis, novembre 1977 :

*Ce type d'habitat et notamment les couvertures végétales ont beaucoup
reculé dans les années 1980 et 1990 à l'occasion des cyclones
et au profit de la toile ondulée.*

Les opinions défendues dans cet ouvrage n'engagent
que leurs auteurs ; elles ne sauraient être imputées
aux institutions auxquelles ils appartiennent
ou qui ont financé leurs travaux.